

REMERCIEMENT

Colonel Bernard SONNECK

En entendant vos très aimables paroles, mon colonel, je me suis revu quelques années en arrière, écoutant mon chef de l'époque prononcer l'éloge traditionnel accompagnant mon départ à la retraite. J'étais d'autant plus attentif que la prochaine fois, me disais-je alors, qu'il serait dit autant de bien de moi, je serai confortablement installé entre quatre planches et hors d'état d'entendre.

Je viens donc de me pincer discrètement pour lever le doute ; les trompettes célestes n'ont pas retenti et me voilà bien vivant, en votre brillante compagnie. Je ne sais si je dois mettre cette bonne fortune sur le compte de l'immortalité traditionnellement attachée à la qualité d'académicien ; en tous cas, Madame la présidente, confrères et consoeurs, je vous suis déjà redevable d'un agréable petit moment de béate félicité.

Toujours en vous écoutant, mon colonel, des réflexions m'ont traversé l'esprit, au fil de vos propos. Je vous en livre quelques unes.

Le collège militaire d'Autun que vous avez évoqué s'appelait alors Ecole militaire préparatoire et on y était admis sur concours, avec le statut d'enfant de troupe. Si ces écoles ne dataient que des années 1880, l'institution remontait à l'Ancien Régime. L'encadrement militaire réglait le détail de la vie en internat. Selon les dispositions de chacun, on pouvait en sortir antimilitariste à vie ; pour ma part, j'y ai trouvé la confirmation de mon goût encore inconscient pour la chose militaire, tempéré toutefois par l'expérience pratique du caporalisme, ce qui me fut un excellent vaccin.

Vous avez mentionné ensuite les cours de physique que nous « *subissions* » de votre part à l'ESEAT. Le vocable utilisé est assez justement évocateur de sévices. Vous aviez d'ailleurs un complice : un certain Schrödinger, dont les équations vous tenaient lieu d'instruments pour nous soumettre à la question, ordinaire, extraordinaire, et si extraordinairement extraordinaire que nous pensâmes en mourir... Etant de constitution robuste, nous nous en sommes remis, mais le souvenir nous en est resté. Enfin du nom, pas des équations...

« *Il était temps de mettre à profit sur le terrain toutes ces connaissances acquises* », disiez-vous. Ce qui fut fait. Ayant le choix entre les options « télécommunications » et « informatique », j'ai choisi les télécommunications, et c'est fort logiquement que j'ai été affecté comme instructeur à la division informatique. Une de ces facéties dont l'institution militaire a toujours su pimenter l'ordinaire. Mais je ne l'ai pas regretté.

La retraite, inexorable effet de la limite d'âge, ne m'a pas pris au dépourvu car les projets se bousculaient : apprendre à jouer d'un instrument de musique ; me mettre sérieusement à jouer au bridge, abandonné après l'avoir beaucoup pratiqué en classe préparatoire ; prendre des cours et valser enfin correctement ; actualiser une collection de timbres qui dormait dans une cantine depuis 1977 ; développer une collection de cartes postales consacrées à l'armée française de 1914. Le temps libre, s'il en restait, serait consacré à traquer le puceron sur des rosiers que je me promettais de cultiver.

Bref, l'ouvrage n'allait pas manquer, j'étais impatient de m'y atteler. Un de mes frères, connaissant mes projets et bridgeur lui-même, m'avait même offert une collection de manuels de référence en la matière.

Aussi, en vous entendant dire, je cite : « *Ce pourrait être le repos, mais votre besoin d'activité vous pousse à entreprendre un énorme travail de recherche sur les décorés de la Légion d'honneur de la Mayenne* », ai-je eu comme un sursaut. Votre excellente mémoire n'a pu vous occulter le fait que c'est bien vous qui, alors que se profilait à l'horizon le bicentenaire en 2002 de la création de l'ordre, et connaissant mon goût pour l'Histoire, m'avez demandé si je pouvais contribuer, par quelques recherches sur la Légion d'honneur en Mayenne, à une exposition que l'Office départemental des Anciens combattants se proposait d'organiser.

Etant d'une génération qui considère les désirs de ses anciens comme des ordres, j'ai mis mes projets entre parenthèses et me suis attaqué sans plus tarder à cette tâche, d'une durée limitée pensais-je. L'affaire de quelques mois tout au plus. Comme en 1914...

C'était il y a maintenant 12 ans. Je ne joue d'aucun instrument de musique, la collection de timbres est restée dans sa cantine ; les manuels de bridge dorment sur une étagère où ils prennent la poussière, ils sont à l'état neuf ; et je ne danse toujours pas la valse.

Mais j'ai une place quasiment attitrée en salle de lecture des archives départementales, la responsable du guichet « Légion d'honneur » des archives nationales m'appelait par mon nom quand j'y rendais, le personnel de la salle de lecture des archives militaires à Vincennes va jusqu'à se montrer aimable avec moi, des internautes me témoignent quotidiennement du plaisir qu'ils ont eu à débloquer une branche récalcitrante de leur généalogie grâce au résultat de mes recherches. De quoi me plaindrais-je ?

De quoi me plaindrais-je en effet, tant ce que je fais maintenant, sur votre impulsion mon colonel, correspond à deux inclinations profondes qui contribuent à me structurer : le goût de l'Histoire et une certaine attirance pour l'exemple proposé par les Bénédictins. Vous n'avez pas eu à pousser bien fort pour me faire tomber dans la marmite.

Pour faire court avec les Bénédictins, j'évoquerai seulement l'image imprimée dans ma mémoire par la vision de la salle d'étude des religieux de l'abbaye où nous séjournions pendant les vacances de la Toussaint 1957 avec la troupe scout de l'école militaire d'Autun dont je faisais partie, abbaye tenue par des moines bénédictins cisterciens trappistes. Pièce lumineuse au parquet ciré, bureaux clairs pourvus d'une étagère portant les livres nécessaires à des travaux que l'on devinait doctes et savants. En visitant ce lieu où tout respirait le calme et incitait au travail paisible, hors des contraintes du temps (normal quand on côtoie l'éternité), j'ai ressenti comme une sorte d'envie ; résultat probable du contraste flagrant avec le cadre rustique et sensiblement moins studieux de nos propres salles d'étude. Bien que fugace, l'impression est restée. L'obligation d'alterner travail manuel et activité intellectuelle n'est pas pour déplaire à un fils de jardinier, le premier métier de mon père, soucieux de fleurir son environnement.

L'Histoire. Du plus loin que je me souviens, elle m'a toujours passionné. De Spirou, que je lisais dans les années 50 chez un camarade plus fortuné, je n'ai souvenir que des pages intitulées « Les belles histoires de l'oncle Paul ». Le manuel d'histoire, à chaque rentrée scolaire, était lu, dévoré, avant toute autre chose ; certaines des vignettes qui l'illustraient sont encore présentes dans ma mémoire : comment me souviendrais-je autrement de Jeanne Hachette défendant Beauvais ? De Bernard Palissy brûlant ses meubles ? Les livres de la bibliothèque verte que me procurait un argent de poche gagné sou à sou chantaient tous les exploits de figures emblématiques, réelles ou romanesques. C'est ainsi que j'ai gagné la bataille de la Marne avec Joffre, que j'ai été pilote d'essai franchissant le mur du son avec le colonel Rozanov, que j'étais aux côtés de René Caillé lorsqu'il est entré clandestinement à Tombouctou, que j'accompagnais Savorgnan de Brazza sur le fleuve Congo, pour ne citer que ceux qui me viennent spontanément à l'esprit. L'Adrar des Ifforas ? Je l'ai parcouru en tous sens avec les méharistes de *L'escadron blanc*, dont j'étais, bien sûr, *Le chef à l'étoile d'argent*.

Vous aurez reconnu les titres de romans de Joseph Peyré. Des livres reçus comme prix scolaires (j'étais bon élève), je me souviens surtout de ceux qui parlaient d'Histoire : la Révolution française, l'épopée napoléonienne ont ainsi hanté et enchanté mon imagination. Il faut dire aussi que j'avais été à bonne école ; j'entends encore le maître nous lire, que dis-je, nous déclamer, en classe de CM2, les passages des *Châtiments* ayant trait à la retraite de Russie et à la bataille de Waterloo.

On aura compris que l'Histoire dont je parle, toute événementielle, était celle qui offrait au gamin que j'étais des héros auxquels il pouvait s'identifier et des aventures passionnantes à vivre. Ce n'est pas précisément celle de l'Ecole des Annales. Quoique.

En rédigeant la notice d'un de ceux qui peuplent mon dictionnaire, ce sont bien sûr les faits et gestes d'un individu que je rapporte. S'agissant d'un militaire, catégorie qui constitue la majorité de mes personnages, je me fais inévitablement l'écho des combats et batailles dans lesquels il s'est illustré. Les citations que je reproduis sont le rappel de faits d'armes précis, ponctuels. Autant de détails dénués d'importance selon les critères universitaires actuels. Certes.

Mais outre que derrière le caractère forcément anecdotique d'une notice, on peut souvent sentir les pulsations de l'Histoire en train de se faire, il n'est pas inintéressant de découvrir, au travers des appréciations et annotations insérées dans certains dossiers, comment les mêmes choses étaient perçues et traitées à différentes époques. Par ailleurs, l'examen plus distancié des catégories socioprofessionnelles distinguées au fil des époques est en lui-même révélateur d'une évolution des priorités et des préoccupations du pouvoir. Le Premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet et le Second Empire, pour ne citer que ceux-là, ne décorent pas tout à fait les mêmes gens. On s'inscrit bien là dans le temps long qui délimite désormais le champ d'investigation des historiens.

Mais voilà que je parle de l'Histoire avec un grand H et des historiens, comme si j'en étais. La très humiliante, mais salutaire, leçon de modestie infligée par mon professeur d'histoire en classe préparatoire m'a détourné définitivement de toute prétention à être ce que je ne suis pas. Amateur d'Histoire, je ne suis en aucune manière un historien, même amateur. Vous aurez d'ailleurs noté que ma formation, exclusivement scientifique, ne me confère aucun titre en la matière.

Aussi, Madame la Présidente, consœurs et confrères, dois-je vous avouer l'embarras dans lequel me place l'honneur que vous me faites. Qui suis-je pour le mériter ? L'auteur d'un dictionnaire, non achevé d'ailleurs, dont le principal intérêt réside dans les emprunts qu'il fait aux témoignages écrits des contemporains de ceux qui y figurent. Œuvre de bénédictin, sans doute, mais de mérite limité. La crainte me prend que, par extrapolation, on ne m'ait vu plus beau et plus savant que je ne suis. Ce qui réveille en moi la vieille angoisse qui m'a accompagné tout au long de ma carrière et dont je croyais m'être débarrassé avec la retraite : pourvu, par la bienveillance à coup sûr excessive de mes chefs, d'une bonne réputation, je me suis réveillé tous les matins avec au ventre la hantise de n'être pas à la hauteur et de décevoir. Ce que j'ai pu voir de vos communications aux unes et aux autres, n'a rien pour me rassurer : leur qualité est impressionnante et la barre est bien haute.

Me voilà donc rattrapé par mon destin.

Mais bon, les obstacles, dit-on, ne sont pas faits pour abattre, mais pour être abattus. Je m'assois donc à vos côtés, comme vous m'y invitez si généreusement ; avec humilité et reconnaissance pour cette très flatteuse élection. Je ne vais quand même pas bouder mon plaisir !

Soyez assurée, Madame la Présidente, que je ferai de mon mieux.